

chevaux pendant la scène terrible avec Golaud.

Canadien anglophone, mais né à Montréal, Finley parle le dialecte du royaume d'Allemonde avec un naturel confondant, donnant à sa diction un poids parfois effroyable, faisant basculer dans la plus extrême violence sa virilité blessée, avant que ce colosse à genou ne laisse couler ses larmes, accablé au V par la culpabilité. Bouleversante incarnation, qui toutefois ne saurait supplanter celle d'un José Van Dam, Golaud absolu chez Karajan puis Abbado (et en DVD avec Gardiner).

En 2002, pour le centenaire de l'ouvrage, Kozena était à l'Opéra-Comique, sous la direction de Minowski, une Mélisande idéale, à peine sortie de l'adolescence. Les années ont passé, l'émission, toujours somptueuse, s'est un peu épaissie, tendant à avaler quelques consonnes. On est loin des fragiles oiseaux façon Irène Joachim ou Victoria de Los Angeles. Cette Mélisande est une femme à la chair – trop ? – épanouie, volontaire, en dépit d'allègements parfois à deux doigts de la minauderie qui, cependant, n'affectent pas la franchise du portrait.

De tous, Gerhaher semble le moins familier de notre langue, laissant souvent entendre des voyelles trop ouvertes ; il est aussi, du coup, le plus emprunté, mais retrouvant dans l'accélération du drame (le souterrain, le IV), des éclairs de spontanéité qui, finalement, comme Gaëtan Naulleau, nous font rendre les armes face à « un personnage aussi lunaire et narcissique, aussi amoureux et obstinément aveugle devant l'objet de son affection ».

Le coffret LSO Live offre l'intégrale en deux formats : sur trois SACD et sur un Blu-ray audio. On aurait préféré un DVD comportant la vidéo du spectacle, qu'on peut heureusement voir, avec les Berliner Philharmoniker, sur le site de l'orchestre (digitalconcerthall).

Emmanuel Dupuy

Antonin Dvorak

1841-1904

Ψ Ψ Ψ Ψ **Quatuors avec piano op. 23 et 87.**

Trio Busch, Miguel Da Silva (alto).

Alpha. Ø 2017. TT : 1 h 11'.

TECHNIQUE : 3/5



Pour ce deuxième volet de leur intégrale de la musique de chambre avec piano de Dvorak, les jeunes

artistes de l'excellent Trio Busch sont rejoints par un de leurs maîtres à la Chapelle musicale Reine Elisabeth, Miguel Da Silva, qui charrie avec lui la longue tradition du Quatuor Ysaye, dissous en 2014. Captés de près mais avec un bel équilibre dans l'acoustique trop sèche de l'auditorium de leur institution d'accueil, ils brillent comme dans le premier volume.

Le *Quatuor op. 23* (1875), en trois mouvements dont le dernier (le plus bref) combine scherzo et finale, fut composé en quinze jours. C'est dire la spontanéité de cette page justement célèbre, spontanéité qu'il s'agit de retrouver en l'interprétant. Depuis un piano hélas dépourvu de tout charme, Omri Epstein guide la danse et excelle par un jeu d'un grand raffinement, pendant que le violon de Mathieu Van Bellen et le violoncelle d'Ori Epstein entourent affectueusement l'alto de leur mentor. Une seule difficulté de la partition n'est pas tout à fait surmontée : les figures rythmiques du premier et (dans une moindre mesure) du troisième mouvements ne sont pas absolument égales d'un instrument à l'autre, créant de menus décalages çà et là, défaut qu'on ne retrouve pas dans le *Quatuor n° 2*. C'est peu de choses en vérité, tant les Busch nous emportent par leur mélange d'élan juvénile et de maturité précoce des Busch : exactement ce qui convient ici.

L'*Opus 87* est d'une autre trempe. Réclamé à cor et à cri par son éditeur Simrock (dont Dvorak remplissait désormais généreusement le tiroir-caisse), il fut jeté sur le papier pendant l'été de 1889 dans une grande fièvre créatrice – « les mélodies déferlent sur moi », écrivait le compositeur à un ami – et créé un an plus tard avec succès. Davantage mise à nu par l'écriture plus décantée, l'acoustique paraît encore plus sèche et le piano encore plus sourd ; impossible de ne pas le regretter, malgré un ensemble parfaitement équilibré et un rendu impeccable du détail des cordes : le travail de la technique est hors de cause. Le mouvement lent, sommet de l'œuvre et l'un des plus beaux du compositeur, reçoit ici une magnifique interprétation. Avec 11' 10'', il affiche le tempo le plus large de la discographie – et c'est très bien ainsi. Dans le scherzo, Omri Epstein étincelle de mille feux, transformant son piano en cymbalum. Le finale, enthousiasmant de contrôle et d'énergie, conclut brillamment cet enregistrement qui, pour ne plus être une surprise, est une confirmation.

Michel Stockhem